

**MON CŒUR EST DANS LA JOIE CAR TU ES VIVANT, Ô CHRIST**  
**Exercices de la Fraternité de Communion et Libération**  
**Rimini, le 28 avril 2017**

*Notes de l'introduction de Julián Carrón*

« Que notre prière ne soit pas un geste mécanique », nous disait don Giussani. Alors, « dressons notre conscience, réveillons notre responsabilité ! [...] C'est comme si le monde entier était sous cette chape de plomb qu'est l'oubli du but pour lequel on se réveille le matin, on reprend les choses en main, on se reprend en main. L'impact que toutes les choses ont sur l'homme est de lui dire : "Réveille-toi [...]". [...] Mon Dieu, il faudrait vraiment que cela soit la reconquête de chaque matin ! Au contraire, c'est un lourd oubli qui discrédite nos journées habituellement dès le début, même si elles sont ensuite pleines d'activités. [...] Lorsque nous nous retrouvons, c'est pour regarder vers la lumière [...] [pour nous ressaisir et sortir de cet oubli, pour] ne pas permettre que l'homme près de nous pleure, seul et sans horizon. [...] Ainsi, à cet instant même, notre tête peut émerger du brouillard habituel qui l'enveloppe normalement : reprenons conscience, assumons de nouveau notre responsabilité pour nous et pour les choses, par amour pour nous et par amour pour le soleil, par amour pour nous et par amour pour les hommes. [...] C'est de nous que dépend le fait que cette compagnie soit réveillée et subsiste dans le monde, cette possibilité de compagnie qui abolit l'extranéité entre toi et moi, entre un homme et l'autre, et qui permet que les choses soient utiles, que le temps soit utile ».<sup>1</sup>

Demandons cela avec toute la conscience dont nous sommes capables.

*Discendi Santo Spirito (Invocation à l'Esprit Saint, ndt)*

Au début de ces exercices, je vous lis le télégramme que nous a envoyé le Saint-Père : « À l'occasion de la session annuelle d'exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, Sa Sainteté le pape François, en union spirituelle, leur adresse sa pensée cordiale et bienveillante. Il souhaite aux nombreux participants ainsi qu'à tous ceux qui suivent les exercices en liaison satellite d'abondants fruits de redécouverte intérieure de la fécondité de la foi chrétienne, soutenus par la certitude de la présence du Christ ressuscité et vivant, dans un monde déchiré par la logique du profit qui crée de nouvelles formes de pauvreté et engendre la culture du rebut. Le Saint-Père invoque les dons du Divin Esprit pour que puisse se réaliser cette révolution de la tendresse entreprise par Jésus avec son amour de prédilection pour les petits, dans le sillage tracé par le prêtre M<sup>gr</sup> Luigi Giussani, plein de mérites, qui nous exhortait à aimer la pauvreté. Et tandis qu'il demande de persévérer dans la prière en soutien de Son ministère universel, il invoque la protection céleste de la Vierge Marie et accorde de grand cœur à vous et aux participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant volontiers à toute la Fraternité. Cité du Vatican, le 28 avril 2017, Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté. »

**1. « Qu'est-ce qu'un salut qui ne serait pas libre ? »**

La manière dont nous avons commencé ce soir semble paradoxale : don Giussani nous a

---

<sup>1</sup> L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo (1990-1991)* [Un événement réel dans la vie de l'homme], BUR, Milan 2013, p. 219-220.

appelés à prier de telle manière que notre prière ne soit pas mécanique, il nous a invités à dresser notre conscience, à réveiller notre responsabilité, c'est-à-dire à prendre en main notre liberté. Pourtant, juste avant de réentendre ses paroles, nous avons chanté à quel point nous sommes incapables de vivre en vérité et contradictoires dans l'usage de notre liberté : « Je n'ai appris qu'à me tromper moi-même [...]. Entre mes mains il n'est resté que de la terre brûlée, des noms sans explications [...]. / Avec mes mains / je ne pourrai jamais faire justice ! »<sup>2</sup>

Pourquoi don Giussani tient-il tellement à ce que nous reprenions conscience, que nous dressions notre conscience, que nous brandissions notre liberté ? C'est Péguy qui nous le rappelle : « Mais qu'est-ce qu'un salut [dit Dieu] qui ne serait pas libre. / Comment serait-il qualifié. / Nous voulons que ce salut soit acquis par lui-même. / Par lui-même l'homme. Soit procuré par lui-même. / Vienne en un sens de lui-même. Tel est le secret, / Tel est le mystère de la liberté de l'homme. / Tel est le prix que nous mettons à la liberté de l'homme. »<sup>3</sup>

Qui pourrait imaginer une telle valorisation de l'homme et de sa liberté ? Dieu veut que nous soyons vraiment protagonistes de notre salut. C'est tout le contraire d'une dévalorisation du temps et de l'histoire ! Pourquoi ? « Parce que moi-même je suis libre, dit Dieu, et que j'ai créé l'homme à mon image et à ma ressemblance. / Tel est le mystère, tel est le secret, tel est le prix / De toute liberté. / Cette liberté de cette créature est le plus beau reflet qu'il y ait dans le monde / De la Liberté du Créateur. C'est pour cela que nous y attachons, / Que nous y mettons un prix propre. »<sup>4</sup>

Mais pourquoi Dieu tient-il tellement à nous impliquer dans notre salut, puisqu'il sait à quel point nous sommes misérables ? Quelle est la raison de son insistance sur notre collaboration ?

« Un salut [poursuit Péguy] qui se serait pas libre, [...] qui ne viendrait pas d'un homme libre ne nous dirait plus rien. [...] Quel intérêt un tel salut présenterait-il ? / Une béatitude d'esclaves, un salut d'esclaves, une béatitude serve, en quoi voulez-vous que ça m'intéresse ? Aime-t-on à être aimé par des esclaves ? »<sup>5</sup>

En avance sur son temps, Péguy touche ici le point le plus sensible aujourd'hui : la liberté. Si ces paroles ont été vraies à certains moments de l'histoire, à plus forte raison le sont-elles dans notre présent. C'est une époque, en effet, où aucune conviction ne tient plus, où aucune coutume ne peut plus suffire pour communiquer le christianisme et le rendre acceptable. Au contraire, tout semble être contre lui. En effet, le christianisme n'est plus à la mode ; ce n'est plus quelque chose que l'on peut transmettre par habitude ou à travers les coutumes sociales. Pour beaucoup de personnes autour de nous, la foi est désormais « une vieillerie » à mettre de côté sans même la considérer. Cela peut avoir comme effet de nous abattre, ou bien de nous relancer dans l'aventure en exaltant encore plus ce qu'il y a de vrai depuis l'origine du christianisme : le Christ se propose à la liberté de l'homme.

Cela est vrai avant tout pour nous : rien ne peut nous épargner la liberté, rien ne peut prendre racine en nous s'il n'est pas accueilli et acquis dans la liberté. C'est une nécessité urgente que nous sommes les premiers à ressentir, comme me l'écrit l'un de vous : « Très cher Julián, à trois jours des exercices spirituels, j'ai ressenti le désir de te communiquer pourquoi j'ai décidé encore une fois d'y participer. Il ne me suffit pas d'adhérer de façon mécanique à une annonce. J'ai besoin de redécouvrir en quoi venir est raisonnable pour être là avec l'esprit et le cœur ouverts. Dans un monde apparemment si loin du geste que nous accomplissons, je le considère tout de même comme un bien et quelque chose d'utile pour moi et pour le monde. Dans la vie de chacun de nous se joue une grande partie, celle du

<sup>2</sup> C. Chieffo, « La guerra » [La guerre], *Canti*, Società Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 235.

<sup>3</sup> C. Péguy, *Le mystère des saints innocents*, in *Œuvres Poétiques complètes*, Gallimard, Paris 1994, p. 715.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

rapport avec l'Infini qui, de manière mystérieuse, traverse le fini de nos vies et les appelle à lui. Le fait de m'ouvrir à cela a changé la perspective dans laquelle je vis. Comme pour tout le monde, ma vie n'est pas simple. En combattant, dans la grande grâce du chemin que tu nous appelles à parcourir, j'ai découvert que la vie est belle non parce qu'elle est en ordre ou exactement comme je l'imagine. La vie est belle parce qu'il y a dans chaque journée une possibilité de rapport avec le Mystère et que tout peut devenir un défi pour le découvrir et recevoir plus. Ce qui me libère de l'angoisse et de la peur (les véritables maladies de cette époque, que l'on essaie de soigner par les médicaments), c'est d'avoir fait l'expérience que, dans l'imprévu, se cache quelque chose qui a été préparé pour moi, une occasion d'approfondir ce rapport avec le Mystère. J'ai besoin d'entendre encore une fois Quelqu'un qui m'appelle par mon nom et de réentendre que ce qu'il a commencé avec moi peut ne jamais se terminer. C'est pourquoi je suis reconnaissant, envers toi qui es appelé à réveiller notre regard et notre cœur pour qu'ils soient attirés par Jésus, et envers chacun de nous, passionné par son destin. »

D'ailleurs, qui trouverait un intérêt dans un salut qui ne serait pas libre, une béatitude d'esclaves ? Et quel plaisir aurait Dieu à être aimé par des hommes qui ne le feraient que par inertie ou par contrainte ? Cela n'aurait rien coûté à Dieu de créer d'autres êtres, qui rempliraient leur rôle de façon mécanique, comme des esclaves. De même, il aurait pu créer d'autres astres qui tourneraient mécaniquement. Eux aussi auraient contribué à faire resplendir Sa puissance, comme le dit Péguy. « Ma puissance éclate assez dans les sables de la mer et dans les étoiles du ciel. / Elle n'est point contestée, elle est connue, elle éclate assez dans la création inanimée. / Elle éclate assez dans le gouvernement, / Dans l'évènement même de l'homme. »<sup>6</sup>

Que voulait donc Dieu ? « Dans ma création animée, dit Dieu, j'ai voulu mieux, j'ai voulu plus. / Infiniment mieux. Infiniment plus. Car j'ai voulu cette liberté. / J'ai créé cette liberté même. [...] / Quand une fois on a connu d'être aimé librement, les soumissions n'ont plus aucun goût. / Quand on a connu d'être aimé par des hommes libres, les prosternations d'esclaves ne vous disent plus rien. [...] / Rien ne pèse ce poids, rien ne pèse ce prix. / C'est certainement ma plus grande invention. »<sup>7</sup>

Dieu a donc voulu quelque chose de mieux. Nous le savons bien, nous aussi : « Quand on a connu d'être aimé par des hommes libres, les prosternations d'esclaves ne vous disent plus rien », « les soumissions n'ont plus aucun goût ». Dieu voulait quelque chose d'« Infiniment mieux. Infiniment plus » : être aimé librement.

« Demandez à ce père si le meilleur moment / N'est pas quand ses fils commencent à l'aimer comme des hommes, / Lui-même comme un homme, / Librement, / Gratuitement, / Demandez à ce père dont les enfants grandissent. // Demandez à ce père s'il n'y a point une heure secrète, / Un moment secret, / Et si ce n'est pas / Quand ses fils commencent à devenir des hommes, / Libres, / Et lui-même le traitent comme un homme, / Libre, / L'aiment comme un homme, / Libre, / Demandez à ce père dont les enfants grandissent. // Demandez à ce père s'il n'y a point une élection entre toutes / Et si ce n'est pas / Quand la soumission précisément cesse et quand ses fils devenus hommes / L'aiment, (le traitent), pour ainsi dire en connaisseurs, / D'homme à homme, / Librement, / Gratuitement. L'estiment ainsi. / Demandez à ce père s'il ne sait pas que rien ne vaut / Un regard d'homme qui se croise avec un regard d'homme. // Or je suis leur père, dit Dieu, et je connais la condition de l'homme. / C'est moi qui l'ai faite. / Je ne leur en demande pas trop. Je ne demande que leur cœur. / Quand j'ai le cœur, je trouve que c'est bien. Je ne suis pas difficile. // Toutes les soumissions d'esclaves du monde ne valent pas un beau regard d'homme libre. / Ou plutôt toutes les

---

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 715-716.

soumissions d'esclaves du monde me répugnent et je donnerais tout / Pour un beau regard d'homme libre ». <sup>8</sup> Un beau regard ; pas la perfection peut-être, mais un beau regard d'homme libre. Péguy conclut : « À cette liberté, à cette gratuité j'ai tout sacrifié, dit Dieu, / À ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres, / Librement, Gratuitement, / Par de vrais hommes, virils, adultes, fermes. Nobles, tendres, mais d'une tendresse ferme. / Pour obtenir cette liberté, cette gratuité, j'ai tout sacrifié, / Pour créer cette liberté, cette gratuité, / Pour faire jouer cette liberté, cette gratuité. // Pour lui apprendre la liberté ». <sup>9</sup>

Saint Grégoire de Nysse insiste sur cela en d'autres termes : « Celui qui a créé l'homme pour le faire participer à ses propres avantages [...] ne pourrait l'avoir privé du plus beau et du plus précieux de ces avantages, je veux dire la faveur d'être [...] libre ». <sup>10</sup> Quel intérêt a un salut qui n'est pas libre ? Pour nous, aucun. Mais pour Dieu non plus. Le salut devient intéressant, pour l'homme comme pour Dieu, uniquement s'il est libre. Pour Dieu, parce qu'il veut être aimé par des hommes libres, et non par des esclaves. Pour nous, parce qu'autrement ce ne serait pas mon salut, ton salut. La liberté est décisive pour ne pas considérer le salut comme destiné à des esclaves, comme quelque chose de forcé duquel, au fond, nous nous défendons, mais comme quelque chose de pertinent pour nos exigences d'hommes. Au long de l'histoire, nous avons vu où nous mène un salut qui n'est pas libre, un salut imposé par la contrainte, par l'habitude ou par la peur. Les contraintes ont vacciné beaucoup de personnes contre ce type de salut. Et, au fil du temps, l'habitude a fait perdre l'intérêt à son égard.

Ainsi, la grande question que chacun de nous doit se poser au début de notre rencontre est simple : le salut est resté intéressant pour moi ? Pas l'habitude, pas la répétition mécanique de certains gestes, mais le salut ! M'intéresse-t-il encore comme au début, avec le même désir ardent qu'au début ? Ce n'est pas quelque chose d'acquis, nous le savons bien. Le temps et les vicissitudes de la vie ne font de cadeaux à personne. C'est pourquoi chacun doit considérer sa propre expérience et répondre en première personne.

## 2. « Le Christ est comme isolé de notre cœur »

En rédigeant la préface du nouveau livre qui recueille les exercices de la fraternité prêchés par don Giussani, j'ai été impressionné par le souci qui l'habitait pendant les premiers exercices, ceux de 1982, l'année de la reconnaissance pontificale. À cette occasion, il attirait l'attention de tous sur le fait qu'il ne suffisait pas de rester passivement dans le mouvement pour garder la fraîcheur originelle des débuts, pour que la rencontre reste intéressante. Pour nous non plus, qui avons été choisis, qui avons reçu par grâce un don aussi bouleversant que la rencontre avec le Christ à travers don Giussani, pour nous non plus l'habitude ne suffisait pas pour conserver ce début. En effet, il disait : « Vous êtes devenus grands : tandis que vous vous êtes assurés une compétence humaine dans votre profession, il y a comme la possibilité d'un éloignement vis-à-vis du Christ (par rapport à l'émotion d'il y a bien longtemps [non pas par rapport à la cohérence, mais à l'émotion d'il y a bien longtemps], de certaines circonstances d'il y a bien longtemps, surtout). Il y a comme un éloignement vis-à-vis du Christ, excepté à quelques moments déterminés [excepté à certaines occasions]. [...] Excepté lorsque, supposons, vous vous mettez à faire des œuvres en son nom, au nom de l'Église ou au nom du mouvement. » Comme nous le voyons, don Giussani ne s'était pas laissé abuser par l'euphorie possible à cause de la reconnaissance pontificale de la Fraternité. Nous avons beau être engagés dans une foule d'activités, « c'est comme si le Christ était loin du cœur

---

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 738-739.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 739-740.

<sup>10</sup> Grégoire de Nysse, *Discours catéchétique*, Alphonse Picard et fils, Paris 1908, ch. V, 9.

[...] ou, mieux, le Christ est comme isolé de notre cœur ». <sup>11</sup> Le simple fait de rester ne suffisait pas pour continuer à ressentir l'« émotion d'il y a bien longtemps », l'émotion du début.

Le cœur du jugement de don Giussani réside dans le fait d'avoir saisi qu'en devenant adultes, nous vivions la vie, avec tous ses engagements pourtant justes, de telle manière que « le Christ est comme isolé de notre cœur ». Et si le Christ est isolé du cœur, tôt ou tard il cesse d'être intéressant. En effet, le Christ est intéressant précisément à cause de sa capacité à faire vibrer notre cœur, à lui correspondre de manière totale et à nous faire saisir cette correspondance.

Toutefois, cet éloignement du Christ par rapport au cœur ne concerne pas que notre rapport avec Lui, mais aussi le rapport avec tout. Cet éloignement du Christ par rapport au cœur, continue don Giussani, en produit un autre qui se révèle « dans un embarras latent entre nous – même entre mari et femme –, [...] l'éloignement du Christ par rapport au cœur rend éloignés ce qu'il y a de plus profond du cœur de l'un et ce qu'il y a de plus profond du cœur de l'autre, excepté dans ce que vous faites ensemble (il faut s'occuper de la maison, des enfants, etc.) ». <sup>12</sup>

Et l'isolement du Christ par rapport au cœur concerne le rapport avec tout « parce que le cœur », dit-il aussitôt, « c'est la façon dont on regarde ses enfants, sa femme ou son mari, c'est la façon dont on regarde un passant, les gens de la communauté ou les collègues de travail, ou bien, surtout, la façon dont on se lève le matin. » <sup>13</sup> Or, si le Christ n'a rien à voir avec la manière dont nous regardons notre femme, notre mari, le passant, les collègues de travail, etc., alors il n'a rien à voir avec la vie, avec 99 % de la vie. Par conséquent, au fil du temps, il devient inutile, il perd son intérêt.

Nous savons bien, par expérience, que le Christ est devenu une présence intéressante pour nous parce qu'il a fait vibrer notre cœur, parce qu'il a fait vibrer notre moi de manière différente devant toute chose (« la réalité devient évidente dans l'expérience », <sup>14</sup> nous disait don Giussani). De la même façon, nous avons reconnu que c'était elle, ou lui, la personne avec laquelle nous voulions partager notre vie parce qu'elle faisait vibrer notre moi en profondeur. Cette vibration était-elle un simple attachement sentimental ou n'était-elle pas plutôt la possibilité de découvrir la portée qu'avait sa présence pour nous ? Cela vaut aussi pour la rencontre avec le Christ, pour l'impact avec sa présence, dans l'expérience du début.

Pour comprendre la situation réelle des choses pour nous, il suffirait que chacun se demande : qu'est-ce qui prend le dessus maintenant en tant que sentiment de la vie ? Qu'est-ce que je découvre comme fondement ultime de moi-même ? Quelle est ma pensée dominante ? Quelle est la musique de fond qui domine en moi ? Car l'homme est un et, en fin de compte, il n'y a qu'une seule pensée – quelle qu'elle soit – qui domine, un seul sentiment ultime de la vie qui prend le dessus. Toutes les analyses sont inutiles parce que chacun se trouve à découvert face à la grande question : le Christ est-il resté aussi intéressant que la première fois ?

Il suffit de faire la comparaison avec ce profond désir que le début a provoqué en nous pour voir si le Christ est plus collé à notre cœur qu'il ne l'était alors ou s'il est maintenant plus détaché, justement, plus éloigné de notre cœur par rapport à ce sursaut initial qui a fait de nous des personnes « saisies ». Voilà les deux options possibles : saisis ou isolés. Nous pouvons être toujours plus saisis ou toujours plus isolés. Je ne dis pas cela pour que chacun de nous se mesure de manière moraliste – ne perdons pas de temps avec cela ! –, mais pour

---

<sup>11</sup> Cf. L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », *Traces-Litterae communionis*, année 8, n° 73, février 2007, p. 2.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 3.

<sup>14</sup> L. Giussani, *Dal temperamento un metodo* [Du tempérament une méthode, *ndt*], Bur, Milan 2002, p. 143.

que nous puissions voir s'Il est resté aussi intéressant qu'au début, pour que nous prenions conscience de combien nous sommes enthousiastes maintenant par rapport à autrefois.

### 3. Un chemin à parcourir

C'est dans cet éloignement possible du Christ par rapport au cœur que se joue notre liberté. Cette même liberté est en jeu dans le rapport avec celui qui a rendu le Christ si proche de nous : don Giussani, son charisme, l'héritage que nous avons reçu.

Au cours de l'audience du 7 mars 2015, le Pape nous a rappelé que « fidélité au charisme ne signifie pas “le pétrifier” – c'est le diable, celui qui “pétrifie”, ne l'oubliez pas ! Fidélité au charisme ne revient pas à l'écrire sur un parchemin et à l'encadrer. La référence à l'hérédité que vous a laissée don Giussani ne peut se réduire à un musée de souvenirs, de décisions prises, de règles de conduite. Elle comporte sans aucun doute la fidélité à la tradition, mais fidélité à la tradition – disait Mahler – “signifie maintenir vivant le feu et ne pas adorer les cendres”. Don Giussani ne vous le pardonnerait jamais si vous perdiez la liberté et que vous vous transformiez en guides de musée ou en adorateurs de cendres. Maintenez vivant le feu de la mémoire de cette première rencontre et soyez libres ! »<sup>15</sup>

Sans la liberté, la vie de chacun de nous peut devenir un musée de souvenirs du temps jadis. S'il n'y a rien qui domine dans le présent comme plus intéressant que tous les souvenirs, la vie est figée, parce que tous les souvenirs, aussi beaux soient-ils, toutes les décisions prises et les règles de conduite ne suffisent pas pour garder vivant le feu maintenant. C'est un chemin que l'on ne peut jamais interrompre : on ne peut pas vivre de ses rentes. Hans Urs von Balthasar l'écrivait déjà au début des années 1950 : « Une vérité qui continue uniquement à être transmise sans être repensée fondamentalement a perdu sa force vitale ». <sup>16</sup> À la même époque, Romano Guardini insistait : « Dans la monotonie d'une simple continuation, nous étoufferions ». <sup>17</sup>

À ce moment-là, en 1982, alors que tous étaient contents d'être à Rimini pour célébrer la reconnaissance pontificale de la Fraternité qui venait juste d'avoir lieu, don Giussani ne lâche pas prise, il ne renonce pas à sa passion pour la vie de chacun de nous. Ce qui l'intéressait était le fait que ce moment, marqué par l'acte de reconnaissance du Saint-Siège, soit l'occasion de prendre conscience que notre vie, en devenant adulte, s'éloignait peu à peu du Christ. Quel était le souci de don Giussani ? La maturité de l'expérience des personnes de la Fraternité – surtout après la reconnaissance pontificale –, une maturité qui dépend aujourd'hui encore exclusivement du chemin que chacun doit parcourir.

Il était bien conscient qu'il n'y a pas de formules ou de modes d'emploi qui puissent remplacer la mise en jeu de la liberté : celle-ci est indispensable pour que s'accomplisse le chemin vers la maturité, vers la vérité de nous-mêmes. Il disait : « Il est vraiment impressionnant de penser que la vie, le temps, c'est un changement. Pourquoi une mère met-elle au monde un petit enfant et pourquoi celui-ci vit-il quarante, cinquante, soixante, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans ? Pour qu'il change ! Pour qu'il se transforme ! Mais que signifie changer ? Devenir de plus en plus vrais, c'est-à-dire de plus en plus nous-mêmes. » <sup>18</sup> Comme l'observe Kierkegaard, « Je ne connais en vérité la vérité que lorsqu'elle devient vie en moi » : <sup>19</sup> voilà le sens du changement, de la transformation. Voilà la raison ultime de ce rappel de don Giussani : que nous devenions de plus en plus vrais, toujours plus nous-mêmes.

---

<sup>15</sup> François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.

<sup>16</sup> Cf. H.U. von Balthasar, *Die Schleifung der Bastionen*, Johannes-Verlag, Einsiedeln 1989, p. 22.

<sup>17</sup> Cf. R. Guardini, *Nähe des Herrn. Betrachtungen über Advent, Weihnachten, Jahreswende und Epiphanie*, Matthias Grünewald Verlag, Ostfildern 2012, p. 70.

<sup>18</sup> L. Giussani, *Una strana compagnia*, op. cit., p. 125.

<sup>19</sup> S. Kierkegaard, *L'école du christianisme*, P.-H. Tisseau, Bazoges-en-Pareds 1936, p. 252.

C'est autre chose que du moralisme ! Mais c'est un changement qui ne peut pas avoir lieu sans nous, sans notre liberté, sans l'implication constante de chacun de nous.

Pourquoi don Giussani insistait-il tellement sur la nécessité d'un chemin de maturation ? Parce que c'est précisément dans le mûrissement de notre familiarité avec le Christ que se trouve la possibilité d'une plénitude pour notre vie, la possibilité de devenir nous-mêmes. Autrement, c'est l'aliénation qui domine. Mais ce mûrissement ne va absolument pas de soi, ne se réalise pas automatiquement, simplement avec le temps qui passe, par le fait d'atteindre l'âge adulte. Cela ne va pas de soi non plus pour ceux qui ont grandi dans l'expérience du mouvement. C'est la raison pour laquelle, en 1982, don Giussani affirmait : il y a une « ambiguïté du fait de "devenir grand" [...]. En effet, je ne pense pas que, statistiquement, le fait de grandir nous ait normalement rendu le Christ plus familier [...], nous ait familiarisé davantage avec la réponse à la question par laquelle nous avons entendu la proposition il y a vingt-cinq ans. Je ne le crois pas. »<sup>20</sup>

Il n'est pas normal, statistiquement parlant, que le fait de grandir nous ait rendu le Christ plus familier ! Nous pouvons sentir ces paroles comme un reproche importun ou nous pouvons les accueillir avec une gratitude sans bornes, comme le geste de quelqu'un qui tient tellement à notre vie, à notre chemin, qu'il se sert de chaque occasion pour nous rappeler la vérité de nous-mêmes, pour ne pas nous laisser tomber dans le néant.

C'est alors que surgit la question : pourquoi notre intérêt diminue-t-il au point de percevoir le Christ comme loin de notre cœur ? Pourquoi le fait de grandir n'a-t-il pas accru notre familiarité avec Lui ? La spontanéité ne suffit pas, nous a toujours dit don Giussani ; le fait de grandir n'est pas un processus spontané : il faut un engagement de la liberté, il faut un chemin, comme les apôtres ont eu besoin de « la trajectoire de la conviction ». <sup>21</sup>

Laissons-nous guider par don Giussani dans cette prise de conscience renouvelée du chemin qui nous attend pour une maturation de notre foi. Il faut un engagement de la liberté avant tout pour garder ouverte notre humanité : la « grande ouverture ultime de l'esprit [...] est un domaine dans lequel la personne doit continuellement s'engager. L'éducation joue un grand rôle dans la matière : en effet, si cette capacité de comprendre répond à la nature, elle n'est pas pour autant une spontanéité. On peut même dire que, si on la traite comme quelque chose de simplement spontané, le potentiel de sensibilité dont on dispose à l'origine sera étouffé ; réduire la religiosité à une simple spontanéité est la manière la plus radicale et la plus subtile de la persécuter, d'en exalter les aspects fluctuants et provisoires, liés à une sentimentalité contingente. Si la sensibilité à notre humanité n'est pas constamment sollicitée et ordonnée, aucun fait, même le plus fabuleux, n'y trouvera de correspondance. Nous avons tous éprouvé, à un moment ou à un autre, l'impression de nous sentir profondément étrangers à la réalité que l'on expérimente le jour où l'on se laisse entraîner par les circonstances, où l'on ne s'engage dans aucun effort ; soudain les choses, les paroles et les faits qui auparavant étaient pour nous des raisons évidentes, cessent de l'être ce jour-là ; du coup, nous ne les comprenons plus. »<sup>22</sup>

Qu'est-ce qui saisit la correspondance ? Notre cœur, notre humanité. Si notre cœur n'est pas réveillé, aucun fait, même pas celui du Christ, ne pourra montrer et réaliser sa correspondance avec lui. Et, sans correspondance, c'est l'extranéité seule qui prévaut. « Que je suis seule ici ! Grand Dieu, que je suis seule ici et que je m'y sens étrangère ! Tout, autour de moi, m'est hostile et je n'y ai aucune place. Les choses mêmes autour de moi, on dirait qu'elles ne me voient pas et que je n'y suis pas. [...] La réalité est absente. La vraie vie est absente. »<sup>23</sup> Il ne suffit pas que le Christ continue à survenir, si je n'ai pas cette ouverture qui

<sup>20</sup> Cf. L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », *Traces-Litterae communionis*, op. cit., p. 2-3.

<sup>21</sup> L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 63.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 108-109.

<sup>23</sup> P. Claudel, *Le pain dur*, Nouvelle Revue Française, Paris 1918, p. 124.

me permet de m'en rendre compte, de ne pas le sentir étranger, si je suis fermé face à sa présence. C'est pourquoi, sans la liberté, il n'est pas possible que le salut continue à être intéressant. Souligner la liberté est essentiel, ce n'est pas un ajout, même si cela ne signifie en rien que nous pouvons nous en sortir seuls dans la vie. Non ! Mais, si nous n'impliquons pas librement toute notre humanité, le Christ reste isolé, loin de nous-mêmes.

#### 4. « Le premier danger, pour nous, est le formalisme »

Quelle est la conséquence de cet isolement du cœur par rapport au Christ, de cette extranéité obtuse que nous éprouvons parfois, même après si longtemps ? Il s'agit du formalisme. « Le premier danger, pour nous, est donc le formalisme : répéter des mots ou des gestes, sans que ces mots ou ces gestes secouent ou, du moins, mettent en crise, c'est-à-dire fassent bouger quelque chose en nous, sans qu'ils illuminent davantage le regard que l'on porte sur soi-même, sans qu'ils alimentent une conviction autour d'une valeur (par exemple, pourquoi s'impliquer pour les élections est une nécessité de notre humanité, sans laquelle il manque une mesure à notre humanité). »<sup>24</sup> Don Giussani disait cela au début des années 1980 en parlant aux responsables des étudiants. Pourtant c'est tellement actuel, que cela vaut aussi pour nous !

Le formalisme est une foi qui se développe parallèlement à la vie, qui se contente de la répétition de mots et de gestes ; c'est une adhésion qui consiste à participer à certains moments ou à réaliser certaines activités, mais, dans la mesure où cela ne fait rien bouger en nous, hors de ces moments et une fois ces activités terminées, nous nous trouvons comme tout le monde face à la vie, prisonniers nous aussi de l'alternance entre une « présomption exaspérée et le plus sombre désespoir ».<sup>25</sup>

Don Giussani parlait également d'un « formalisme de l'adhésion à la communauté ». Il le décrivait ainsi : « On n'est pas en règle parce que l'on fait l'école de communauté, on n'est pas en règle parce que l'on participe à la messe avec le prêtre responsable, on n'est pas en règle parce qu'on distribue des tracts ou que l'on accroche un *dazibao*. Cela peut être la formalité à travers laquelle on paie le tribut à la réalité sociale à laquelle on adhère. Quand est-ce que tout cela devient expérience ? Lorsque cela nous dit quelque chose et fait bouger ("mouvement") quelque chose en nous ».<sup>26</sup>

Toujours aux étudiants, il disait en 1977 : « Le véritable problème est le formalisme de la foi. Nous vivons dans une époque où la foi se réduit entièrement à un formalisme. [...] Je ne pars pas de la conscience du Christ comme ma vie et, par conséquent, comme la vie du monde, et donc du monde comme ma vie. »<sup>27</sup>

Le grand théologien orthodoxe Olivier Clément aussi en était conscient : « La pratique de l'Église change sans qu'on le remarque, non pas suite à une création consciente, mais à cause de faiblesses, de scléroses, de déviations, de réinterprétations *a posteriori*, par la vénération d'habitudes en soi contingentes ».<sup>28</sup>

C'est une question sur laquelle don Giussani ne nous a jamais donné de répit. Dans un texte de 1984, il affirme : « Quelle que soit l'expression d'un mouvement comme le nôtre, il n'a pas de valeur s'il ne fait naître, au cœur des tâches quotidiennes, l'appel à la mémoire de

---

<sup>24</sup> L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)* [Hommes sans patrie, *ndt*], Bur, Milan 2008, p. 194-195.

<sup>25</sup> L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza* [Le chemin vers le vrai est une expérience, *ndt*], Rizzoli, Milan 2006, p. 85.

<sup>26</sup> L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, op. cit., p. 194.

<sup>27</sup> L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)* [De l'utopie à la présence, *ndt*], Bur, Milan 2006, p. 109-110.

<sup>28</sup> Cf. O. Clément, *La révolte de l'Esprit : repères pour la situation spirituelle d'aujourd'hui*, en collaboration avec Stanislas Rougier, Paris, Stock 1979.

la présence du Christ. Il serait même plutôt néfaste à l'individu puisqu'il favorise le formalisme et le moralisme. Cela réduirait l'évènement parmi nous à un refuge sociologique, à une position sociale, alors que nous devrions le conserver dans les yeux et dans le cœur, avec une crainte respectueuse, comme critère de notre comportement les uns envers les autres ».<sup>29</sup>

Dans le nouveau livre qui recueille les exercices de la fraternité, il ajoute : « Il y a alors ce phénomène par lequel [...] à certains instants notre âme s'élève, [...] se "réveille", bouge, mais ensuite le regard sur la vie de tous les jours rend à nouveau tout plat, tout homogène, tout lourd, tout délimité, tout étouffé. C'est comme si nous n'unissions jamais ces deux moments de pensée et de regard portés sur nous-mêmes, si ce n'est de l'extérieur, de façon moraliste, dans le sens où, comme nous avons la foi, nous ne pouvons pas faire certaines choses et nous devons en faire d'autres. Cela vient de l'extérieur, et non de l'intérieur : ce que nous faisons ou ne faisons pas n'est pas l'expression d'une conscience nouvelle (conversion), d'une vérité de notre être, mais c'est comme le tribut que l'on paie, que l'on verse à quelque chose d'extérieur, bien que pieusement et profondément reconnu et estimé. Et pourtant non ! Soit Dieu est la vie, soit c'est comme s'il était dehors. »<sup>30</sup> C'est le choix qui se pose à chaque instant, dans toute circonstance, au début de toute action, quand nous commençons à travailler ou quand nous établissons un rapport : soit Dieu est la vie, soit il est relégué dehors. »

Quand nous succombons à cette séparation (entre Dieu et la vie, entre la présence du Christ et la vie, entre la foi et la vie), nos tâches deviennent de simples appendices de notre existence, quelque chose d'étranger à notre cœur. Le Pape le souligne dans *Evangelii gaudium* : « Aujourd'hui, on peut rencontrer chez beaucoup [...] une préoccupation exagérée pour les espaces personnels d'autonomie et de détente, qui les conduit à vivre leurs tâches comme un simple appendice de la vie, comme si elles ne faisaient pas partie de leur identité. En même temps, la vie spirituelle se confond avec des moments religieux qui offrent un certain soulagement, mais qui ne nourrissent pas la rencontre avec les autres, l'engagement dans le monde, la passion pour l'évangélisation. Ainsi, on peut trouver chez beaucoup d'agents de l'évangélisation, bien qu'ils prient, une accentuation de l'*individualisme*, une *crise d'identité* et une *baisse de ferveur*. »<sup>31</sup>

Multiplier les activités sans esprit n'est pas désirable, tout s'épuise. C'est toujours le pape François qui décrit le résultat de la séparation entre la foi et l'action : un activisme fatigant. « Le problème n'est pas toujours l'excès d'activité, mais ce sont surtout les activités mal vécues, sans les motivations appropriées, sans une spiritualité qui imprègne l'action et la rende désirable. De là découle que les devoirs fatiguent démesurément et parfois nous tombons malades. Il ne s'agit pas d'une fatigue sereine, mais tendue, pénible, insatisfaite, et en définitive non acceptée. »<sup>32</sup>

Quelle est la conséquence de tout cela ? « Ainsi prend forme la plus grande menace, "c'est le triste pragmatisme de la vie quotidienne de l'Église, dans lequel apparemment tout arrive normalement, alors qu'en réalité, la foi s'affaiblit et dégénère dans la mesquinerie". La psychologie de la tombe, qui transforme peu à peu les chrétiens en momies de musée, se développe. Déçus par la réalité, par l'Église ou par eux-mêmes, ils vivent la tentation constante de s'attacher à une tristesse douceâtre, sans espérance, qui envahit leur cœur comme "le plus précieux des élixirs du démon". Appelés à éclairer et à communiquer la vie, ils se laissent finalement séduire par des choses qui engendrent seulement obscurité et

---

<sup>29</sup> Cf. L. Giussani, « Appendice », in *À la recherche du visage humain*, Fayard, Paris 1989, p. 131.

<sup>30</sup> L. Giussani, *Una strana compagnia*, op. cit., p. 194-195.

<sup>31</sup> François, Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, 78.

<sup>32</sup> *Ibidem*, 82.

lassitude intérieure, et qui affaiblissent le dynamisme apostolique. Pour tout cela je me permets d'insister : ne nous laissons pas voler la joie de l'évangélisation ! »<sup>33</sup>

## 5. La racine du problème : « Nous avons été détachés du fondement humain »

Quand le Christ est isolé du cœur et qu'il ne se révèle plus intéressant pour notre vie, le christianisme se cristallise en doctrine. Si le Christ n'est pas reconnu comme quelqu'un dont j'ai besoin, si je ne le découvre pas comme essentiel pour la plénitude de mes journées, comme la Présence dont je ne peux pas me passer pour vivre – parce que rien d'autre ne peut satisfaire le besoin que je ressens –, alors le christianisme survit tout au plus comme noble prétexte pour mon engagement social ou religieux, dont j'attends une réalisation ou une satisfaction qui n'arrivera jamais. Voilà pourquoi il ne faut pas se méprendre quant à la nature du cœur, à la portée de notre désir et du besoin que nous avons, et ne pas nous bercer de l'illusion de pouvoir le combler par quelque chose d'autre que sa Présence. En effet, le Christ devient étranger quand notre cœur nous devient étranger.

Don Giussani a identifié clairement le cœur de la question si bien décrite par le Pape, et qui finit par nous rendre étrangers au Christ et à nous-mêmes. « Nous, chrétiens, [disait-il à Chieti en 1985] dans le climat moderne, nous avons été détachés non pas directement des formules chrétiennes [nous pouvons les connaître par cœur], ni des rites chrétiens [nous pouvons continuer à les répéter], ni des lois du décalogue chrétien [nous pouvons continuer à y être fidèles]. Nous sommes détachés du fondement humain, du sens religieux. Nous avons une foi qui n'est plus une religiosité [...], qui ne répond plus comme elle devrait au sentiment religieux ». C'est pourquoi nous n'avons plus une foi « consciente, une foi intelligente d'elle-même. Comme le disait l'un de mes auteurs du passé, Reinhold Niebuhr : “Rien n'est aussi incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas”. Le Christ est la réponse au problème, à la soif et à la faim que l'homme a de la vérité, du bonheur, de la beauté et de l'amour, de la justice, de la signification ultime. »<sup>34</sup>

La foi perd son intérêt, se vide, d'autant plus que nous nous détachons ou nous laissons détacher du fondement humain. Pour cette raison, le Christ commence à s'éloigner, et avec lui les autres et toute la réalité, et ce que nous faisons devient progressivement un tribut à payer. Comme le dit Tolstoï : « Je sentis que ce quelque chose sur quoi la vie repose se brisait, qu'il n'y avait plus rien où je pusse me retenir ».<sup>35</sup>

L'effacement total du Christ aujourd'hui, dans notre société occidentale, ne passe pas avant tout à travers la contestation explicite et frontale du Christ, mais à travers la réduction de l'humain, des désirs et des besoins de l'homme, à travers la censure de notre soif, c'est-à-dire de notre pauvreté originelle. Jésus Christ devient ainsi un simple nom (nous l'avons souvent répété) et le christianisme se transforme en matrice culturelle et en prétexte pour un rappel éthique.

Nous pouvons y voir une influence des Lumières sur nous. « Aucune vérité historique contingente ne saurait servir de preuve à une vérité rationnelle nécessaire »,<sup>36</sup> disait Lessing. Et Kant ajoutait : « Une foi historique, simplement fondée sur des faits, ne saurait étendre son influence au-delà des limites de temps et de lieu où les renseignements par lesquels on la juge demeurent suffisants à lui trouver créance ».<sup>37</sup> Nous avons pensé, nous aussi, pouvoir

---

<sup>33</sup> *Ibidem*, 83.

<sup>34</sup> Cf. L. Giussani, *La coscienza religiosa nell'uomo moderno* [La conscience religieuse de l'homme moderne], 21 novembre 1985, in Quaderni del Centro Culturale “Jacques Maritain” - Chieti, janvier 1986, p. 15.

<sup>35</sup> L. Tolstoï, *Ma confession*, Albert Savine, Paris 1887, chapitre III.

<sup>36</sup> Cf. G.E. Lessing, « Sul cosiddetto “argomento dello spirito e della forza” [« Sur la preuve de la force et de l'Esprit »], in *La religione dell'umanità*, Laterza, Rome-Bari 1991, p. 68.

<sup>37</sup> I. Kant, *La religion dans les limites de la simple raison*, classiques.ucaq.ca, p. 82

connaître, pouvoir changer, pouvoir élaborer une conception et une action efficaces indépendamment de la réalité du Christ, c'est-à-dire que nous avons cru pouvoir nous passer du Fait, de la présence historique et charnelle du Christ, dont on peut faire l'expérience dans l'Église.

Mais, comme nous l'a dit don Giussani – et nous l'avons répété aux exercices l'année dernière, c'est une histoire particulière qui est « la clé de voûte de la conception chrétienne de l'homme, de sa moralité, de son rapport avec Dieu, avec la vie, avec le monde. »<sup>38</sup> Autrement dit, c'est seulement à l'intérieur de cette histoire particulière générée par le Christ, uniquement à travers l'expérience du Christ dans le cœur de chacun de nous, que peuvent émerger une conception vraie de l'homme et la possibilité d'une moralité qui restent vivantes dans le temps. C'est l'évènement du Christ, c'est la rencontre historique avec sa présence, aujourd'hui comme alors, qui permet le déploiement d'une vérité complète sur l'homme et le chemin vers celle-ci.

Écoutons comment don Giussani a décrit l'avènement ponctuel et précis de cette histoire particulière dans sa vie : « Si je n'avais pas rencontré M<sup>gr</sup> Gaetano Corti lors de ma première année de lycée, si je n'avais pas suivi quelques leçons d'italien de M<sup>gr</sup> Giovanni Colombo – qui est ensuite devenu cardinal de Milan –, si je n'avais pas trouvé des jeunes qui, face à ce que j'éprouvais, ouvraient tout grand les yeux comme face à une surprise aussi inconcevable qu'agréable ; si je n'avais pas commencé à me retrouver avec eux, si je n'avais pas trouvé toujours plus de monde qui s'engageait avec moi, si je n'avais pas eu cette compagnie-ci, si tu n'avais pas eu cette compagnie, alors le Christ, pour moi comme pour toi, n'aurait été qu'une parole, objet de phrases théologiques ou bien, dans le meilleur des cas, le rappel moral à une affectivité pieuse, générique et confuse qui ne se déclinait que dans la peur du péché, c'est-à-dire un moralisme ».<sup>39</sup>

Mais revenons à la question que nous avons laissée ouverte : pour échapper à la cristallisation en doctrine (des phrases théologiques) ou à sa réduction à une éthique (moralisme), il faut un accouchement. C'est-à-dire qu'il faut que le Christ ne s'ajoute pas de l'extérieur à notre existence, de façon moraliste, en restant au fond étranger à notre cœur, mais qu'il se situe à la racine de notre connaissance et de notre action, de sorte que l'évidence de sa présence jaillisse de l'intérieur de la vie, vécue dans le rapport avec lui, à la lumière du lien avec sa présence. C'est ce qu'affirmait Mounier dans ce passage que don Giussani a lu et commenté au cours des exercices de la fraternité de 1989 : « “Dans la terre qu'il faut, [dans la solidité : la terre, ou la solidité, est l'ensemble de conditions dans lesquelles la vie s'incarne : le vêtement, la voix que j'ai, les yeux qui me servent jusqu'à un certain point] au moment qu'il faut, un accouchement plein de [joie, ou de cris, mais ce sont les cris de la joie pour ce qui naît], et ce sentiment calme de la tâche qui se déroule [ce qui naît grandit, s'organise, prend corps, devient un chemin, une histoire pleine de patience], des étapes qui viennent [les étapes de l'histoire], attendues presque sans impatience, avec sécurité [sécurité parce qu'Il est]. [...] Il faut souffrir pour que ces vérités ne soient pas des doctrines”. Tout est souffrir : accouchement, patience, une étape après l'autre qui n'arrive pas tout de suite, le sacrifice suprême de la sécurité, c'est-à-dire d'être sûr d'un Autre. C'est souffrir pour que ce fait parmi nous, le Christ, ne reste pas un exemple ou un ensemble de valeurs morales mais naisse de la chair. Il faut souffrir : il faut adhérer à la forme à travers laquelle cette présence est parmi nous. D'ailleurs, le Christ est ressuscité mais il est passé par la mort. Dans la prière de l'angélus, nous demandons à Dieu que nous, qui avons connu l'incarnation de son Fils Jésus Christ, soyons conduits à l'expérience de sa gloire, au changement de la vie et du monde, par sa mort et sa résurrection. Adhérer au Christ, le faire entrer en profondeur dans notre chair,

---

<sup>38</sup> L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex, p. 105.

<sup>39</sup> L. Giussani, *Qui e ora. 1984-1985* [Ici et maintenant], Bur, Milan 2009, p. 209-210.

signifie regarder, concevoir, entendre, juger, évaluer, chercher à nous traiter, nous-mêmes et les choses, en faisant mémoire de sa présence, en ayant sa présence dans les yeux. C'est de cette présence que naît toute la morale. Pas un seul iota de la loi n'est aboli, au contraire, c'est sa présence qui en pose le fondement. »<sup>40</sup>

Comme l'a dit le pape François le Jeudi Saint, « la vérité de la *joyeuse Annonce* ne pourra jamais être uniquement une vérité abstraite, de celles qui n'en finissent pas de s'incarner pleinement dans la vie ». <sup>41</sup>

Une enseignante m'écrit : « Je participais à une initiative de CL-Lycée et je déjeunais avec quelques jeunes. J'ai demandé au jeune garçon qui était assis devant moi comment il s'appelait, quel âge il avait et quelle école il fréquentait. "Seize ans, je suis en troisième année de lycée." [équivalent de la classe de première en France, *ndt*] Ensuite, je lui ai posé d'autres questions. Et lui, d'un ton de voix dépourvu de toute vibration, m'a répondu : "Oui, je suis content, je suis d'accord avec tout ce que j'ai entendu, mais ce ne sont pas des nouveautés pour moi, je connais tout cela, c'est ce que m'a dit le prêtre de ma communauté, que je rencontre depuis déjà trois ans. Pour moi, c'est un approfondissement." Je voyais, incarné devant moi, le fait de donner les choses pour acquises ! Je me suis sentie étouffée dans ce dialogue. J'avais une envie terrible de me retirer. Et pourtant, au fond, vraiment au fond, chose impossible à penser, je lui étais reconnaissante parce qu'il me rendait consciente de moi, de ce que je désire. Cette blessure m'a mise à genoux : sans toi, sans toi ô Christ, ici, maintenant, présent, je ne suis rien, je perds mon humanité, mon moi. Sous le pli banal d'un déjeuner insignifiant, j'ai pu découvrir l'exigence fondamentale, le besoin fondamental de mon existence : me rendre compte que Tu es. Il y a encore peu de temps, je n'aurais même pas enregistré un fait pareil ou il ne m'aurait causé qu'une fugace contrariété, presque une gêne. Quelle gratitude immense j'ai pour don Giussani qui m'a introduite à un chemin où rien, vraiment rien ne peut être oublié ou exclu ! »

Ces quelques lignes témoignent du besoin que nous avons de la pauvreté – au point de nous mettre à genoux pour la demander –, cette pauvreté que nous rappelle le Pape dans la lettre qu'il nous a envoyée (pour nous remercier pour l'offrande que nous lui avons fait parvenir après le pèlerinage pour le Jubilé). Tout devient plat, tout est donné pour acquis sans la conscience de notre pauvreté, de notre besoin, sans l'engagement de notre liberté. Péguy a vraiment raison ! Comme il l'affirme, si nous ne devons pas protagonistes, le salut ne sera pas intéressant pour nous.

## 6. « Du côté du tombeau ou bien du côté de Jésus »

Le Pape l'a répété dans son homélie de Pâques : « Pensons un peu, que chacun de nous pense aux problèmes quotidiens, aux maladies que nous avons vécues ou à l'un de nos parents. Pensons aux guerres, aux tragédies humaines, et, simplement, d'une voix humble, sans fleurs, seuls, devant Dieu, devant nous-mêmes, disons : "Je ne sais pas comment cela se fait, mais je suis sûr que le Christ est ressuscité et je parie là-dessus". »<sup>42</sup>

Avec le Christ, nous pouvons affronter n'importe quelle situation. Et c'est ainsi aussi que nous le vérifions. Nous ne sommes pas condamnés à la cristallisation et à l'aridité mais, encore une fois, pour le vérifier il faut notre liberté. Nous devons décider de quel côté nous sommes.

---

<sup>40</sup> L. Giussani, *Occorre soffrire perché la verità non si cristallizzi in dottrina ma nasca dalla carne* [Il faut souffrir pour que la vérité ne se cristallise pas en doctrine, mais parte de la chair], Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini 1989, p. 24. Citation d'E. Mounier, « Domine, non sum dignus », in *Œuvres*, tome IV, Seuil, Paris 1963, p. 517-518.

<sup>41</sup> François, *Homélie de la Messe Chrismale*, 13 avril 2017.

<sup>42</sup> François, *Homélie du dimanche de Pâques – Messe du jour*, 16 avril 2017.

Le pape François l'a dit de façon claire et émouvante le 2 avril dernier à Carpi. Il s'adressait aux sinistrés en Émilie [région du Nord de l'Italie frappée par une série de séismes en 2012, *ndt*] : « Arrêtons-nous [...] sur le dernier des signes miraculeux que Jésus accomplit avant sa Pâque, au tombeau de son ami Lazare. [...] Autour de ce tombeau, a ainsi lieu une grande *rencontre-affrontement*. *D'une part, il y a la grande déception*, la précarité de notre vie mortelle qui, traversée par l'angoisse de la mort, fait souvent l'expérience de la défaite, d'une obscurité intérieure qui paraît insurmontable. Notre âme, créée pour la vie, souffre en sentant que sa soif d'un bien éternel est opprimée par un mal antique et obscur. D'un côté, il y a cette défaite du tombeau. Mais *de l'autre côté, il y a l'espérance* qui vainc la mort et le mal, et qui a un nom : l'espérance s'appelle Jésus. [...] Chers frères et sœurs, nous aussi, nous sommes invités à décider de quel côté nous sommes. On peut être *du côté du tombeau* ou bien *du côté de Jésus*. Certains se laissent enfermer dans la tristesse et d'autres s'ouvrent à l'espérance. Certains restent piégés par les décombres de la vie et certains, comme vous, avec l'aide de Dieu, soulèvent les décombres et reconstruisent avec une patiente espérance. Face aux grands "pourquoi" de la vie, deux voies s'offrent à nous : continuer à regarder de façon mélancolique les tombeaux d'hier et d'aujourd'hui, ou laisser Jésus s'approcher de nos tombeaux. Oui, parce que chacun de nous a déjà un petit tombeau, une zone un peu morte dans son cœur : une blessure, un tort subi ou fait, une rancœur qui ne laisse pas de répit, un remord qui revient encore et encore, un péché que l'on n'arrive pas à dépasser. [...] Nous entendons alors les paroles de Jésus à Lazare adressées à chacun de nous : "Viens dehors !" ; sors du blocage de la tristesse sans espérance ; défais les liens de la peur qui entravent le chemin ; [les] liens des faiblesses et des inquiétudes qui te bloquent [...]. En suivant Jésus, apprenons à ne pas nouer nos vies autour des problèmes qui s'y enchevêtrent : il y aura toujours des problèmes, toujours, et quand on en résout un, ponctuellement il en arrive un autre. Mais nous pouvons trouver *une nouvelle stabilité*, et cette stabilité est précisément Jésus, cette stabilité s'appelle Jésus [...]. Et même si les poids ne manqueront pas, il y aura toujours sa main qui relève ».<sup>43</sup>

Et pendant la nuit de Pâques, le Pape a affirmé : « Par la Résurrection, le Christ n'a pas seulement ôté la pierre du sépulcre, mais il veut aussi faire sauter toutes les barrières qui nous enferment dans nos pessimismes stériles, dans nos mondes de calculs conceptuels qui nous éloignent de la vie, dans nos recherches obsessionnelles de sécurité et dans les ambitions démesurées capables de jouer avec la dignité des autres. [...] Dieu fait irruption pour bouleverser tous les critères et offrir ainsi une nouvelle possibilité. [...] Réjouis-toi, car ta vie cache un germe de résurrection, un don de vie qui attend d'être réveillé. Et voici ce que cette nuit nous appelle à annoncer : le frémissement du Ressuscité, Christ est vivant ! [...] Allons et laissons-nous surprendre par cette aube différente, laissons-nous surprendre par la nouveauté que seul le Christ peut offrir. Laissons sa tendresse et son amour guider nos pas, laissons le battement de son cœur transformer notre faible frémissement. »<sup>44</sup>

C'est pour cette raison que nous sommes ensemble ces jours-ci : pour nous soutenir, pour être un rappel les uns les autres, par notre témoignage, par le fait de prendre en main notre liberté, pour nous laisser surprendre et embrasser par sa présence, afin de ne pas succomber dans notre sépulcre, comme le dit le Pape. « Nous sommes invités à décider de quel côté nous sommes. On peut être *du côté du tombeau* ou bien *du côté de Jésus*. »

Je recommande à tous de respecter le silence, précisément pour nous aider à être du côté de Jésus. Ne le tenons pas pour acquis. Si nous ne nous aidons pas pour que le silence soit plein et non pas mécanique, plein de la tension à reconnaître sa Présence, si nous ne nous

<sup>43</sup> François, *Homélie à Carpi*, 2 avril 2017.

<sup>44</sup> François, *Homélie de la Veillée pascale en la Nuit Sainte*, 15 avril 2017.

entraînons pas à faire silence, ces exercices ne seront pas pour nous des « exercices » spirituels. Le silence aussi doit naître de la chair pour qu'il m'appartienne.

Cette année, nous avons pensé de consacrer une partie du silence que nous demandons à l'entrée dans les salles pour reprendre quelques chants de notre histoire. Cette proposition naît du désir de ne pas négliger le don qu'est chanter ensemble. Nous désirons que chacun de nous – et par conséquent nos communautés – puisse redécouvrir le goût, la beauté et la force éducative de chanter ensemble.